

Le tigre et le papillon par l'artiste Arnaud Théval (<http://www.arnaudtheval.com>)

Claire Mestre

Tout l'enjeu du travail d'Arnaud Théval tient dans la volonté de défaire la servitude de l'identité, tout en la défaisant habilement, afin de repenser à la fois l'individuation et le

commun

Christian Ruby, philosophe

Arnaud Théval vit et travaille à Bordeaux, il enseigne à l'école d'Architecture. Artiste contemporain, il utilise le support de la photographie. « Depuis les années 2000, Arnaud Théval construit son projet artistique sur l'espace social en élaborant des protocoles impliquant les personnes sur leurs lieux de travail ou de formations, en questionnant les stéréotypes liés aux représentations collectives afin de déplacer les assignations dans lesquelles ils s'enferment ou sont enfermés en réveillant le politique », peut-on lire sur son site. Son dernier projet a le titre mystérieux de « Le tigre et le papillon » : c'est un travail sur la prison, à partir d'une série de rencontres avec des lieux puis des surveillants et surtout des jeunes en formation à l'ENAP (Ecole Nationale de l'Administration Pénitentière) à Agen. La démarche emprunte aux précédentes : les futurs surveillants sont invités à travers des protocoles à participer à une œuvre collective sous la houlette de l'artiste, dans le projet de reconstruire l'espace carcéral qu'ils vont découvrir et s'approprier professionnellement. Les résultats sont exposés d'abord au sein de l'école puis au cours d'expositions publiques. Un livre est en préparation. C'est au cours du festival citoyen « Hors jeu/en jeu » de 2015, organisé par la Ligue de l'Enseignement que je l'ai rencontré, invitée à commenter ses photos.

L'art avec Arnaud Théval commence bien avant le geste ; une interpellation personnelle, celle, ici, de la prison fait germer l'idée d'un projet artistique, dans la continuité de son travail sur les institutions. Avant d'arriver à l'esthétique de l'œuvre, Arnaud Théval nous fait partager sa démarche, partie intégrante de son art, une déconstruction/reconstruction dans une institution républicaine, dont la réputation dominante est de normer et d'enfermer les corps. Les corps-sujets dont il est question, sont ceux des surveillants de prisons (oublions le mot gardien) : termes qui suscitent immédiatement des idées collectives, dont eux-mêmes sont les prisonniers, nous dit Arnaud Théval. Mais comment pourrait-il en être autrement : les institutions n'ont pas d'autre vocation que d'organiser nos pensées et nos pratiques, notre vision de la société. Les institutions ne pensent pas ! Pourtant Arnaud Théval arrache à ce monolithe institutionnel des visages, de l'intimité, de l'humour, de l'art¹.

Il est philosophe et utilise aussi la dynamique de l'animateur qu'il a été : mélange étonnant et détonnant d'un homme à la fois chaleureux et proche, intellectuel et habité par son projet. Libre aussi, puisqu'il ne fonctionne pas avec des commandes, mais suit les traces de ses intuitions. Il a exploré ainsi des quartiers sensibles, des écoles professionnelles, l'hôpital... soit des lieux de fabrication d'acteurs sociaux. Avec les autorisations requises, des plus hautes ou plus personnelles, il pénètre les milieux qui enferment, contrôlent, façonnent ; il guette tous les signes de la vie des personnes qui luttent pour préserver leur condition intime tout en faisant bloc avec leurs pairs (Théval 2008).

Le point zéro du dernier projet d'Arnaud Théval est dans la fermeture des prisons de Valence et de Beauvais². Il a alors l'opportunité de photographier l'une d'elle, les restes et les empreintes humaines laissées à l'abandon. Le regard de l'artiste n'arrive pas à déchiffrer ces rebus, il photographie tous les objets et les traces qu'il croise.

Arnaud Théval n'est pas un débutant. Les ressorts de son art, la fabrique de ses objets, la succession de ses interrogations, il les offre et les raconte généreusement à qui s'y intéresse,

¹ Voir son livre sur l'hôpital (Théval 2015)

² Les prisons de Riom et de Nantes font également partie de celles qui ont fermé.

car l'art est toujours l'occasion de rencontres, un *work in progress* incessant. Ici, dans la prison nue se dessine les prémisses de son projet dans une visée esthétique et politique. Esthétique n'est pas esthétisante, ni voyeuriste. Politique, c'est d'abord l'éthique en respectant ses engagements et la confiance qui lui est faite. Ici, le passage d'une prison à une autre l'interroge sur ce que ça dit de la société.

L'artiste aime avant tout les rencontres humaines, elles lui sont familières, avec des gens de n'importe quel milieu. Ainsi, il va recréer l'espace carcéral par le récit de ceux qui l'organisent, mettant en avant que dans l'institution l'humanité vient avant la violence.

METTRE A DISTANCE

Ne pas rester dans l'empathie, mais garder une distance.

Cela nécessite de savoir où se situe les limites d'une implication artistique dans un milieu qui engloutit littéralement ceux qui s'y hasardent tant l'aventure humaine est riche.

C'est savoir comment l'art doit prendre place sans prendre parti de façon frontale, évidente et partisane, mais plutôt poursuivre le travail de questionnement.

A l'instar du philosophe, c'est remettre en doute et changer de point de vue afin de ne pas adopter une posture

Arnaud Théval 2014

Une prison qui disparaît c'est aussi un lieu de mémoire qui s'efface. Il rencontre des surveillants de façon informelle dans les prisons et les incite à raconter des histoires à partir des images récoltées.

ALTERITE PERMANENTE

Penser la position de l'artiste de façon horizontale, c'est-à-dire ne pas venir d'en haut pour imposer une esthétique dominatrice à l'endroit de ceux qui sont censés avoir une « une mauvaise culture » et être « ignorants ».

Etre avec les autres de façon à tenter d'intégrer leurs codes, leurs savoirs, et apprendre à se déplacer avec eux sur un terrain d'échanger autre que celui des valeurs établies.

Arnaud Théval Ibid.

La rencontre avec des surveillants il la prolonge en choisissant comme lieu d'enquête l'ENAP, l'école nationale de l'administration pénitentiaire à Agen. Comment se fabrique un(e) surveillant(e) ? Tous les élèves ne sont pas intéressés par ce projet, l'administration ne le quitte pas du regard mais lui fait confiance. L'artiste avance dans son projet et le crée en avançant.

Dans cette profusion de signes, de gestes et de paroles récoltés, l'artiste commence en effet par dégager les lignes de son expression. Un cadre où le matériau est issu de ses interlocuteurs et où l'agencement est sa création propre.

PROTOCOLE

L'art du protocole : comment inventer une situation de travail qui permette aux autres de s'y impliquer sans se perdre ni se faire manipuler ?

Implication plus que participation, le mot est très différent. Impliquer suppose un respect de l'individu et une écoute de sa singularité. Il reste libre de sa place, sans être faussement créateur. Il est dans mon œuvre un acteur central (j'emploie le mot participatif dans des

moments d'ateliers où l'autre est celui qui travaille à la création d'une production –il la signera).

Avec les élèves surveillants, il y a eu plusieurs protocoles, qui ont mis en évidence les moments importants de la formation de ces jeunes, l'appropriation de leurs uniformes, qui masquent la singularité sans la faire totalement disparaître ; la domestication de la peur de l'autre (le détenu), de son éventuelle agressivité ; l'incorporation des gestes qui accompagnent, qui protègent et qui contraignent.

Cette déconstruction est mise en images : elles sont issues de montages ou de photographies qui sont des mises en scènes. Le premier habillage dans les vêtements bleu marine devient ainsi un rite de passage, qui transforme leurs propriétaires, et devient également un ballet unissant tous les gestes comme le laçage des chaussures.

Le genre aussi est l'objet de questionnements : comment être femme dans un habit viril ?

Au fond, la démarche d'Arnaud est anthropologique, quasi clinique : il observe, associe des matériaux récoltés : images, paroles, dessins, tatouages... Mais son but n'est pas prévisible. Le temps est son allié majeur, le carburant de sa boîte noire créatrice : le sujet sera épuisé quand il aura été au bout... quand sa sensibilité lui fera le signe de la fin.

Le résultat est saisissant : Arnaud Théval est aussi profus dans ses productions que dans ses intuitions. Les images offertes à la vue du spectateur ne sont jamais nues, elles sont accompagnées de récits, elles génèrent du récit, des multitudes de récits : ceux des surveillants, le notre, le sien, sans hiérarchie visible. Ainsi, des collections d'objets, des images d'animaux, des « non-fables » sont agencées pour révéler les non-dits, pour réinventer et reproduire une réalité, produire des fictions intimes et collectives

C'est cela qui est troublant : la prison vue par les surveillants sous différentes formes, qui provoquent chez le spectateur une sorte de confusion, une surprise une disjonction... et un choc esthétique. Comment faire du beau avec ce sujet ? Comment retrouver de l'intime dans l'institution ? Comment faire réfléchir les sujets d'une institution sur ce qu'elle fait d'eux ?

Arnaud Théval grappille des gestes, des objets dérisoires, révèle les non-dits, repousse les frontières de notre imaginaire, détourne les normes, décale des stéréotypes, sans aucune violence, ni provocation, ni dénonciation.

La visée politique de l'artiste n'est en effet pas la dénonciation, mais la révélation d'un sujet, qui pris dans le carcan d'une institution n'en demeure pas moins un humain habité par ses désirs, ses peurs et son histoire. L'institution se brise et se réfracte, les corps des gardiens sont traversés par nos regards tout en gardant leur mystère et leur épaisseur, grâce au dialogue qu'ils enclenchent.

Bibliographie

Théval A. *Moi le groupe, Moi le groupe 2*. Brest : Zédélé Editions 2008.

Théval A. *Les invisibles 2007-2013. Journal de l'œuvre*. Paris : Editions Dilecta ; 2014.

Théval A. *Tenir, caché*. Paris : Editions Dilecta ; 2015.